

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

ADMINISTRATION : Mont-Saint-Martin, 45.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé
rue des Vingt-Deux, n° 16, à Liège.

Rédacteur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.

ANNONCES-RÉCLAMES
ON TRAITE A FORFAIT.

Luc Robert.

I.

Dans le petit chemin vert encaissé entre les talus gazonneux dont les végétations folles débordaient en palmes vertes, un apaisement tombait avec les rayons obliques du couchant. Lourdemment, rougi comme un brasier de forge, l'astre s'abimait, roulant sa paresse dans les flots de pourpre d'un soir d'automne. Une douceur immense s'exhalait de la campagne, pâmée sous les derniers baisers du soleil, à peine effleurée des caresses tièdes du vent qui chuchottait des choses douces dans les feuillages.

Au détour du sentier où des grappes noires de mûres pleuvaient dans un fouillis épineux de verdure sombre Lucien Dalbert parut brusquement. Il marchait lentement, le front vaguement songeur, pénétré de cette paix qui pesait sur les choses, le cerveau endolori de la quiétude immense de ce soir de septembre. Les épaules carrées, le torse svelte et droit, une plume de perdreau plantée sur le chapeau gris, le fusil lui barrant le dos, il allait les mains dans les poches, rejetant d'un coup d'épaule son carnier sur les reins et peu à peu il ralentissait le pas, comme attiré et retenu sous la voûte de verdure du chemin.

De vagues aspirations s'éveillaient en lui, des rêves de paix calmaient sa nature bouillante de vingt ans, le berçaient d'un rythme délicieusement doux comme le glissement plein de murmures continus du ruisseau sur les cailloux polis. Il lui semblait que sa pensée coulait sous son front, lente et paisible, comme cette eau de source qui chantait à côté du sentier, dans le calme de la nature sommeillante. Une torpeur l'endormait; les désirs de renoncement emplissaient son âme comme d'un rêve de s'anéantir sous ce couchant doux ainsi qu'un lever d'aurore, sur le cœur de cette glèbe féconde et caillouteuse qui se reposait de sa fièvre d'enfantement sous la sérénité bienfaisante du ciel.

Le soleil maintenant s'enfonçait dans sa gloire derrière les fagnes et, au milieu du calme universel, de grandes ombres montaient comme des lambeaux de voiles des bois d'Erwemont dont les contours se brouillaient dans les lointains. A petits pas, Lucien avait gagné l'extrémité du chemin qui dévalait brusquement en une pente raide. Devant lui, la bâtisse blanche du Culot du Bois barrait l'horizon entre les sapinières qui dégringolaient le versant de deux renflements de terrains.

Le Culot du Bois était devenu ce que, dans le pays, on nomme un Château. C'était dans l'imagination des villageois plus qu'une *cense*, puisqu'il y avait maintenant un piano pour Mademoiselle Lucienne et qu'on avait converti le potager en jardin anglais avec une gloriète perdue sous les clématites et les chèvrefeuilles où le fermier Luc Robert lisait son journal et faisait sa sieste les après-midi.

La ferme cachait son toit d'ardoises à reflets bleus sous les branches épaisses et noueuses des noyers qui semblaient veiller sur elle avec leurs troncs verdis par les mousses.

Lucien enfila l'allée de hêtres qui



SOMMAIRE

Adrien de Witte.	G. Girran.
Luc Robert,	Jorge.
Prière,	Fritz de l'Aulnaye.
Piccolo,	Delchevalerie.
Le Poète,	
Une bonne fortune.	P.
Cour d'Ognon,	

Adrien de Witte.

Pour ceux qu'intéresse toute personnalité, d'où qu'elle vienne, Adrien de Witte est un artiste.

Depuis trois semaines il nous montre, en la salle de l'Emulation, un merveil-

leux ensemble de dessins dont quelques-uns perdus jadis entre les banalités qui encombrant régulièrement les expositions ouvertes à Liège.

Point n'était possible jusqu'ici d'analyser son Œuvre.

Aujourd'hui, de voir ces types d'un modelé superbe, ces étoffes qui chatoyaient ou froufrouaient, ces accessoires rendus avec une excessive habileté, ces portraits qui pensent, on retrouve, en leur auteur, deux artistes bien distincts d'une innébranlable sincérité:

L'un, consciencieux, esclave de son œil, reproduit, par un travail soumis et outrancier, sans nulle préoccupation d'au-delà, le modèle qui toujours pose.

L'autre donne libre cours à son imagination; en lui on sent un avide de lumière discrète et troublante; la couleur transparait sous la ligne enlevée de belle main, la vie éclate: celui-ci est un poète à qui va notre admiration.

La foule, de coutume attirée aux expositions de peinture par l'orgie des couleurs, passera ici sans comprendre; mais les raffinés y trouveront grande jouissance d'esthète.

La certitude d'être apprécié par quelques-uns suffit à de Witte, ce très fier.

menait à la porte charretière. Brusquement son chien se jeta au milieu d'une bande de canards qui barbotaient dans une mare fétide et la volaille épeurée s'enfuit en trébuchant dans une débandade éperdue. Tranquillement le chien revint auprès de Lucien qui, peu à peu repris par sa rêverie approchait de la ferme.

Avant de passer sous la haute porte charretière, Lucien se retourna et, d'un coup d'œil, enveloppa le pays. Là-bas, dans la reculée, trois villages tassés en blocs comme un amas de pavés gigantesques dressaient leur clocher aigu vers le ciel, tandis que dans la lueur chaude qui était l'adieu du soleil, le vieux château Ménilmont profilait sur l'horizon ses pignons géométriquement coupés. A l'autre bout, les bois d'Erwemont se noyaient dans une pénombre envahissante où l'on devinait encore le moutonnement continu et lointain des cimes feuillues dont le vert ardent s'uniformisait en une teinte grisâtre.

A la lisière, très loin, vaguement se mouvait un chariot, mi-écrasé sous un prodigieux entassement de gerbes d'avoine ; et dans les illusions flottantes de la brume, les nerveux ardennais de l'attelage semblaient de minuscules chevaux de bois, des coursiers pygmées haletant sous une charge monstrueuse. Derrière cette charretée débordante, qui avait mûri sur la terre rocheuse aux grands soleils de juillet, s'en venaient les moissonneurs ; et les glaneuses, le dos ployé sous la charge amassée épi par épi, allaient les jambes cassées, lasses d'avoir sillonné de leur rateau de bois les bonniers de chaumes blonds. Sur la route blanche et monotone qui menait à Laroche, on voyait passer entre les arbres de l'accotement un troupeau de vaches au retour du pâturage, et les meuglements qui montaient avec des lenteurs de plainte, comme une haleine puissante de géant blessé, se déroulaient lentement en ondes sonores sur l'immensité du paysage.

Et de nouveau l'impression de quiétude souveraine, la sensation vague d'un éternel apaisement et d'une serene grandeur emplirent l'âme de Lucien Dalbert.

Brusquement il s'arracha à sa contemplation, remonta son fusil avec le coup d'épaule du colporteur qui recharge sa balle et entra dans la cour. La cense prenait des airs de maison de campagne. Le fumier n'étendait plus ses nappes boueuses dans un quadrilatère central ; on l'entassait dans un trou sombre derrière la haie du « pachis » et les pavés de la ferme gardaient une propreté de cour d'hôtel. Mais des émanations lourdes et grasses d'écuries, des grognements sourds et prolongés au fond des étables, des senteurs ammoniacales traînant dans l'air évoquaient toute la vie animale qui grouillait derrière l'épaisseur des murs crépis à la chaux.

Une charretée d'herbages échouée sur le pavé de la cour exhalait son odeur de foin coupé : si troublante qu'elle donne des nostalgies de campagne aux « privés d'air » des grandes villes. Les brancards en l'air, elle mettait dans un coin son écroulement d'herbes fanées dont le tas montait jusqu'au toit des étables.

Personne dans la cour. Les servantes « étaient au lait », les hommes n'étaient pas rentrés encore et Luc Robert, le fermier, ne devait revenir qu'à la nuit tombante. Lucien pénétra sous la porte charretière et, assis sur un banc, se baissa pour déboucler ses guêtres. Luc Robert était son parrain et chaque automne ramenait Lucien à ses solitaires parties de chasse autour du Culot de Bois. Depuis la veille au soir il était à la ferme.

— Bonjour Lucien, cria brusquement une voix sonore avec un accent très doux qui vibrât dans l'air calme.

— Lucien reconnut la voix de Lucienne Robert, leva la tête, et ne l'apercevant nulle part, à tout hasard cria :

— Bonjour Lucienne.

Un éclat de rire moqueur partit et

il vit Lucienne couchée sur la charretée de foin.

— Bonne chasse ? interrogea-t-elle, sans bouger, souriante.

Lucien prit deux lièvres dans son carnier, les balançant un instant par les pattes de derrière et les jeta sur le pavé où Breuc son chien vint les flairer, méfiant.

— Voilà, cria-t-il.

Vivement Lucienne se laissa couler jusqu'au bas de la charretée et en deux bonds fut à lui. Elle remua du pied un des lièvres.

— Un trois quarts, dit-elle.

Puis, s'exclamant à la vue d'un levraut qui gisait le corps fracassé, la tête enlevée, sanguinolent sur le pavé.

— Oh ! Lucien, tuer ça !

— Je ne l'ai vu qu'un instant qui sautait dans un labouré. Alors, au hasard j'ai envoyé mon coup, et il a roulé comme une boule. Non, de vrai, c'est trop petit : on le mangerait sur sa tartine.

Elle se mit à rire gaiement et s'assit près de lui. Puis elle lui ôta son chapeau, et lissant la plume de perdreau qu'il y avait plantée, elle s'en coiffa. Elle prit le fusil, le carnier et marcha très grave dans la cour avec des gestes d'épauler et d'abattre pendant que Breuc, étonné, aboyait. Egayée du jeu, elle l'agaçait, l'appelant au milieu de ses rires qui sonnaient joyeux et pressés.

C'était une belle fille de dix-huit ans, débordante de vie, déjà femme, avec une apparence de douceur et de faiblesse devinées en ses grands yeux, mais aussi une gaieté sonore, et une force cachée qui la rendait capable d'énergie lorsqu'il en fallait déployer.

Lucienne Robert était la petite-fille et en même temps la filleule de Luc. La jeune fille avait une ascendance tragique. Autrefois, les six frères Robert possédaient quatre fermes, un moulin et une brasserie en Ardennes, des terres grasses en Hesbaye et un château en Condroz, acheté pour une poignée d'argent par le père de Luc à la révolution. Mais tout cela était loin.

Tous étaient morts, la plupart ruinés et perdus de dettes. Le père et la mère de Lucienne, qui avaient conservé à peu près entier leur patrimoine, dormaient depuis longtemps là-bas dans le petit cimetière sous les rochers ; et de cette nombreuse famille, il ne restait que cette enfant de dix-huit ans et ce vieillard sur la tête duquel avaient neigé quatre-vingts hivers.

Entre Luc et Lucienne s'était nouée une de ces affections intenses qui peuvent exister entre deux êtres se retrouvant seuls debout au milieu des tombes aimées. Cette longue chaîne de descendance qui commençait à Luc et finissait à Lucienne s'était disloquée de partout ; les anneaux en avaient été perdus et semés au hasard des quatre chemins, et voilà qu'il n'en restait que les deux chaînons extrêmes qui s'étaient ressoudés étroitement et que la mort seule, cette implacable, pourrait désunir et briser.

Tout le besoin d'aimer qui gonflait le cœur de Luc, toutes ses affections pour les êtres chers et disparus, Lucienne les incarnait. Il lui avait voué une adoration muette, un culte secret, une sorte de religion ardente et presque mystique.

Quand elle était fillette, il se désespérait à son moindre bobo d'enfant, mis à la torture lorsqu'elle se plaignait d'un malaise. Une nuit d'hiver qu'il l'avait entendue respirer péniblement dans son berceau, l'haleine embarrassée par des rauquements qui lui déchiraient la gorge, il était parti à Menilmont chercher le médecin, à cheval, par un froid terrible de décembre, demi-nu, tout son corps d'octogénaire secoué dans une chevauchée éperdue sur la neige épaisse de deux pieds — une galopade effrénée sous le ciel noir, qui l'avait jeté pour deux mois sur son lit entre vie et mort.

A présent, il vivait sa vie douce et tranquille, par Lucienne et pour Lucienne. Sous ses cheveux blancs, il avait pour elle des tendresses d'amoureux mêlées à ses affections d'aïeul. Il

ne savait rien de meilleur que ce coudolement perpétuel, cette vie paisible et sereine à deux, dans ce village d'Ardennes où il était né, abritant son avenir de patriarche dans cette ferme séculaire qu'il avait faite grande et belle, alors qu'il était fort et robuste comme un cœur de chêne et que ses fils l'aidaient à exploiter ses bonniers. Il considérait cette existence d'à présent comme un repos légitime, une récompense méritée de ses peines et de ses sueurs, une sorte de séjour qu'il aurait voulu éternel dans l'antichambre de ce Paradis resplendissant auquel sa foi ardente de paysan catholique le faisait croire. Et il ne craignait qu'une chose : un nuage à l'horizon bleu de son bonheur. Il en arrivait à être l'inconscient jaloux du livre auquel Lucienne s'attachait, du chien qu'elle caressait, de la fleur de ses cheveux. Et il rêvait d'affections ininterrompues toujours plus vives et plus ardentes, se déroulant à travers les temps, sans mesures et sans limites.

Le seul qu'il estimât en dehors de sa petite fille, c'était Lucien Dalbert, son filleul. Il s'intéressait à ce grand garçon de vingt ans, à ce rêveur qui tous les automnes faisait dans son bonheur, une courte apparition — comme un oiseau rapide qui traverse un ciel bleu, — et qui, le temps des vacances écoulé en solitaires promenades, s'en retournait à Liège, écrivait deux mots de remerciements à son « cher parrain » et lui envoyait ses souhaits à la nouvelle année. Souvent les Dalbert invitaient Luc à Liège mais il disait avec son bon sourire qu'il était indérochetable.

Lucien n'était pas un gêneur, Luc le subissait comme une habitude avec la banale et involontaire affection des choses régulièrement recommencées. Quand la malle-poste qui emportait Lucien, les vacances finies, avait tourné l'angle du chemin, il l'oubliait.

Son cœur était trop plein de sa petite-fille pour qu'il y restât une place où mettre le souvenir de Lucien.

(A suivre.)

G. GIRAN.

(De La Wallonie.)

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT.

CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Un volume de grand luxe format in-8o jésus, illustré de 25 compositions par E. BERCHMAN.

Tirage de bibliophile à 250 exempl. numérotés portant imprimé le nom du souscripteur.

PRIX EN SOUSCRIPTION : DIX FRANCS

On souscrit chez AUG. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

Prière.

Dans l'automne où tournent les feuilles maculées
J'aime à marcher pensif, d'un pas lent et pieux
Et de vagues regrets se mourent dans mes yeux
Au lointain souvenir des douceurs en allées

J'enchanterai mes esprits des rappels évoqués
Et le soleil qui meurt allume en mes ténèbres
Des reflets de couchant — comme les eaux funèbres
Se moirent d'ors brunis dans la sombreur des quais.

— « Seigneur, faites-moi vivre en la paix souveraine,
» Dans la tremblante extase où j'ai vécu jadis,
» Pour que brillent encor les astres refroidis
» Qui marquèrent ma route achevée et lointaine.

» Seigneur, vous qui savez le deuil des cœurs brisés
» Vous dont le Nom est fait de tendresse et de gloire
» Faites que je conserve au fond de ma mémoire
» L'intense souvenir de Ses yeux jalonnés.

» Seigneur, pendant les nuits par l'absence affolées
» J'ai frémi bien souvent de songer qu'à son tour
» Sous mon front obscurci s'effaceraient un jour
» Le poème vibrant des amours en allées

» Les soleils révolus éblouissent mes yeux
» Mais pour moi ce serait une angoisse sans trêve
» Que l'éloignement des oiseaux ailés de rêve
» Qui remplissent mon cœur de leurs vols merveilleux.

» Je redoute à l'égal des maux dont vos colères
» Menacent à leurs jours l'impie humanité
» Que s'éteigne le cher souvenir attristé
» Qui peuple mon passé d'évocations claires

» Car ce serait si triste et si désespéré
» De me trouver debout sans mes chères pensées
» Et de porter le faix de mes douleurs lassées
» Que je voudrais mourir solitaire et navré.

JORGE.

Piccolo.

I.

Ohé le chien maudit, le gueux, le béquillard !... Hé ! vois donc son fardeau !... Le puant, le galeux !... — Va, pousse, encore un coup !... Pour lui cette taloche !... Aïe ! Merci... Prends garde, femme, ça mord !... Gare là-dessous. . pour lui... pan ! Sur la tête !... Va donc, tape dru ! Ça le redressera, le bancal, le pouillard !...

Ainsi hurlait, se bousculant, ivre et déchainée, une foule compacte, étrange, de rouliers, d'histrions, de rôdeurs et de filles, qui se pressait délirante et furieuse autour d'un pauvre enfant porteur d'un pauvre chien.

Là-haut le beau ciel d'Italie étendait sa nappe azurée et les rayons du midi tombaient droit, éclaboussant les vieux pignons de la cité du Dante et fouillant sans merci ce monceau de guenilles, ce ramassis hideux d'êtres suant le vice et exhalant la honte.

Et l'enfant se trainait, boitant, cherchant à gagner le *Ponte-Vecchio*.

Ses jambes maigres, en fuseau, ployaient sous le poids d'un corps démesuré, énorme ; par un caprice cruel et bizarre, la nature semblait avoir ramassé toutes les chairs pour en former une excroissance insensée, absurde, qui partait des épaules, enfouissant la tête, annihilant la poitrine et absorbant les organes dans un tout effrayant, hideux et difforme. — Les contractions de sa pauvre face blême disaient assez l'épouvante et l'angoisse qui lui mordaient le cœur et sous la touffe épaisse de crins mêlés d'un brun roux qui lui couvraient le sommet de la tête et achevaient de donner à toute sa personne un caractère étrange et sauvage, deux grands yeux ronds et glauques, ouverts démesurément et d'une fixité saisissante, reflétaient parfois comme des lueurs d'une intelligence précoce et surhumaine.

Il se trainait effaré, esquivant les coups qui pleuvaient drus comme grêle et serrant dans ses bras un chien maigre, dénudé, tremblant de peur et de fièvre.

— C'est quelque nobillon — disait l'un — descendant des *Srozzi* !... — Fi donc ! un *Ciompi* pour le moins — disait l'autre. — Ou bien — fit un troisième en riant — un seigneur échappé de la *Casa di Lavarò* ! —

Et le tumulte allait sans cesse grossissant et l'enfant aux béquilles poursuivait son calvaire...

Mais, comme il allait toucher au pont, son pied buta soudain contre une dalle brisée et sa jambe pliant aussitôt, il roula par terre...

Alors, ce fut comme un déchainement de cris et de huées... L'enfant, couché sur le dos, serrant toujours le chien contre lui, se débattait, essayant vainement de se relever.

— Hé, donnons-lui donc un coup de main !... — s'écria un jeune gars aux yeux louches, à l'expression mauvaise, et, se frayant un chemin à coup d'épaule, il saisit l'enfant par la jambe, et le balançant au-dessus du parapet : « Vie ou mort ? » demanda-t-il... Un seul cri s'élevant de toutes parts répondit : « A mort, à mort ! » —

Un instant l'enfant tourbillonna dans l'air, puis un bruit sourd se fit entendre et l'Arno qui venait d'entrouvrir sa robe verdâtre, la referma aussitôt donnant asile au déshérité que cette foule ivre et stupide poursuivait de sa haine aveugle et cruelle.

Alors, comme si toute cette effervescence était tombée d'un coup, mendiants et drôles, filles et gueux restèrent immobiles, pressés sur le pont, scrutant anxieux la profondeur des eaux...

Là-bas, une masse noire glissait, rapide, laissant sur la rivière une traînée d'écume, pour disparaître soudain dans un creux sombre que présentait la muraille.

II.

Sur l'escalier de pierre qui conduit à la vieille mesure, Piccolo, sauvé du naufrage, est assis et caresse son chien... Il songe à l'aventure de la

veille et se demande pourquoi cette foule bruyante les a traqués de la sorte... Il attend que les heures les plus chaudes soient passées pour se rendre comme d'habitude sur la place où se dresse la Campanile et là, seul, isolé parmi tout ce monde qui court aux affaires ou aux plaisirs, tendre la main dans l'espoir d'une aumône.

Mendier est pour lui chose naturelle: orphelin depuis sa naissance — sa mère étant morte en lui donnant le jour — incapable de fournir un travail quelconque, il n'a point d'autre ressource. Aussi chaque après-midi le voit-on se traîner à travers le dédale des rues de la vieille cité toscane, éveillant la pitié des uns, la répugnance des autres et récoltant souvent les sarcasmes, les injures et les coups de tout ce que la ville contient de bas, de vicieux et de lâche...

Mais soudain un refrain jeune et joyeux a frappé son oreille. C'est là-haut sous les combles, derrière ces vieilles fenêtres à plombs étroits, Annetta, la jolie marchande de violettes. Cette voix, Piccolo la connaît et tandis qu'il écoute, un sourire de bonheur éclaire son visage. Il la revoit, idéalisée, la belle enfant aux regards si doux et si troublants, ils se souviennent de cette soirée où rentrant désespéré, sans un *quattrino*, harassé de fatigue, mourant de faim, il avait vu Annetta lui apporter une part du souper qu'elle avait préparé pour elle-même...

Et son cœur bat plus vite, et c'est presque en chantant qu'il ramasse sa béquille et entreprend son pénible pèlerinage de chaque jour.

III.

La foule passait se rendant aux vêpres et c'était plaisir de voir les jeunes florentines allant, les yeux baissés, sous l'escorte des diègues, où les appelait la voix grave du bourdon de la cathédrale. Les couleurs éclatantes se mariaient au soleil en un chatoement bizarre et les robes les plus simples, les plus modestes se couvraient de tons riches et somptueux. C'était un va-et-vient de gens de toutes classes, de toutes espèces; on parlait haut, on marchait vite, on souriait en rougissant aux œillades...

Et Piccolo, immobile dans ce mouvement, indifférent à ce spectacle, sans même se demander pourquoi lui seul était là, relégué, abandonné comme un paria de cette société animée, luxueuse et bruyante, regardait passer cette foule qui souvent s'écartait de lui.

Mais soudain il tressaillit: là-bas au milieu de la place, une petite marchande de fleurs causait avec un jeune et beau soldat. Annetta, car c'était bien elle, riait comme une folle aux discours du jeune homme, puis tout à coup elle lui prit le bras et ils s'éloignèrent.

Piccolo, affreusement pâle, sentit deux grosses larmes rouler le long de ses joues. Il venait seulement de comprendre et dans l'instant il se représentait toute sa laideur et sa difformité.

A la vesprée, un paysan s'éloignant de Florence passait près d'un étang bordé de quelques arbres lorsqu'il entendit un chien hurler sourdement. En s'avançant il vit pendu par le cou à une branche, un pauvre enfant que le vent du soir balançait sur l'eau.

Le corps se reflétait dans l'onde où quelques nénuphars ouvraient encore

leurs grands yeux étonnés tandis que d'autres clignaient déjà des paupières au soleil couchant.

Fritz de l'Aulnaie.

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
EXPOSITION
HUBERT, MIGNON, DE WITTE
ENTRÉE: 50 CENTIMES.

Ci et là.

Le *Frondeur* publie, dans son avant-dernier n^o, un excellent portrait de Camille Lemonnier.

Une bonne fortune.

La troupe complète du théâtre royal du Parc de Bruxelles viendra donner, le Samedi 16 juin, une seconde représentation de la pièce: *Un Mâle* de MM. Camille Lemonnier, Bahier et Dubois, au théâtre du Pavillon de Flore.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie
FABRIQUE DE REGISTRES
SPÉCIALITÉ POUR COTILLON - RELIURES

Louis Haas-Depas
25, Place du Théâtre, LIÈGE

Le poète.

Pour mon ami François Malmendier.

C'est un poète; très pauvre, mais vaillant, un des mille qui seront la gloire de l'Avenir. Il a l'âme vierge et tendre du rêveur. Toujours il rêve et médite, et c'est de sa rêverie impondérée et de sa méditation éparse que naîtra son œuvre grandiose et solide.

Ce soir d'hiver, il revient par les boulevards. Joyeux, il soupèse en sa poche l'argent qui lui fut donné à la rédaction d'un grave journal, pour quelques-uns de ses primes articles.

L'artiste regagne son cinquième étage du faubourg, et, tandis qu'il regarde les étoiles aux reflets berceurs, il calcule combien cet argent lui donnera de journées de doux rêve et d'heureux labour auprès de ses maîtres préférés.

Et, soudain, au coin d'un boulevard extérieur, apercevant deux ombres gesticulantes sous la clarté diffuse d'un réverbère, il s'arrête et observe.

Un homme et une femme: un prud'homme grotesque, un être suant le vice sous sa tartuferie bourgeoise, et une fille de joie, lamentable vendeuse d'amour. Elle implore l'infâme vieillard qui lui marchande le prix de sa nuit, voulant réaliser un gain jusque dans la satisfaction de sa luxure.

Un instant immobilisé par son écœurement, l'artiste se jette sur l'homme immonde, et l'autre, aussi lâche que vil, se sauve en grommelant.

Alors, le poète, se tournant vers la fille effrayée dont il voit le pâle et triste visage, les beaux grands yeux, où se lit, à travers l'infinie souffrance, son infinie bonté — la bonté naïvement grandiose de la plèbe — s'approche d'elle, met dans sa main l'argent qu'il rapportait, tantôt, si allègrement, pose un fraternel baiser sur le front de l'hétaïre confuse, et s'en va par la nuit calme et froide, le front haut, sous les étoiles qui le caressent de leurs longs regards rêveurs.

CHARLES DELCHEVALERIE.

Cour d'Ognon.

Le pendant du *Bleu-Bixhe*. Une esquisse, un coup d'œil sur le caractère liégeois.

Le cadre: la kermesse wallonne, tant différente de la beuverie flamande.

Pas de prétention à moraliser les masses, à défendre une thèse; rien de tout cela mais mieux que cela: un exposé simple de sentiments généraux dans un cadre local. Les types pris sur le vif, passent tels quels, sans apprêt, sans souligné, sans boursoflure; et de ce défilé bon enfant se dégage une moralité plus haute que d'une intrigue à dénoûment poncif. L'émotion est produite par l'accent de vérité, de vécu dont est empreinte la pièce de M. Simon.

Telle l'idée primordiale.

Cour d'Ognon est écrit dans cette langue acerbe, pimentée ou discrètement attendrie qui a fait d'Henri Simon le premier de nos poètes wallons contemporains.

Alors que d'autres ne font que du vaudeville postiche pensé en français puis écrit en wallon, alors que d'autres encore s'en tiennent à des platitudes nulles ou entachées de gallicismes dans le fond et la forme, seul, Simon donne la note juste, seul il a dit le caractère wallon d'une bonté brusque, insouciant, d'un charme aigu, familier, indiscret, têtù jusqu'à l'injustice, dévoué jusqu'au ridicule.

Il a restitué les expressions imagées, coupantes, d'une vivacité outrée, parfois d'une touche délicate.

Cour d'Ognon est bien de la même plume que le *Bleu-Bixhe*. Mêmes simplicité de moyens, même pittoresque des épisodes. C'est nature au possible.

Certains morceaux sont impayables comme on dit, telle, la tirade de *Géra* au premier acte. C'est d'une sonorité éblouissante; les boutades, les comparaisons drôles, les épithètes bouffonnes se succèdent, forme un tourbillon étourdissant.

— Le wallon est un dialecte familier; le terme noble manque. Or on ne peut mettre en musique sérieuse que des vers dont les expressions sont nobles. Ceci à propos de la partition de M. Sylvain Dupuis. Les morceaux comme les mélodies de *Joseph* par exemple ont paru moins bien réussis non parce qu'ils seraient moins bons, mais à cause de la musique même. L'illustration musicale grandit trop le vers; il s'ensuit, si le vers est familier comme le vers wallon que celui-ci n'est plus en situation avec le personnage qui n'est nullement héroïque.

Tandis que quand la musique ne fait qu'amplifier le côté comique de la poésie, son intervention est mieux appréciée. Ainsi le couplet de Bamber, où le piston «kwinkseie» est un petit chef-d'œuvre en son genre. Les deux «pasqueies» de *Géra* sont aussi très bonnes. En revanche les romances de Joseph et le duo final laissent une impression de malaise due à l'in vraisemblabilité des sentiments exprimés par la musique. L'ouverture est trop compliquée et ne prépare nullement aux situations qui suivent. C'est trop dramatique; il y a une préoccupation de recherche, de science incompatible avec la simplicité des sentiments.

M. Dupuis est très savant, on le sait; il est regrettable qu'il ait voulu prouver une fois de plus et cela au détriment de l'œuvre gentille et simple de Simon.

L'interprétation est très bonne et deviendra meilleure avec l'habitude «quand les crami-gnon seront enondés».

MM. Raskin et Lambremont ont saisi leur rôle avec leur finesse habituelle, M^{me} Heusy a créé le type de coquette faubourienne avec bonheur, attitude, toilette, coiffure, tout y est. M^{me} Joachim-Massart est gentille comme toujours; un peu trop naïve pour une liégeoise. MM. Van Essen et Ansay ont fait les soldats

l'un sentimental l'autre pratique «li ci qu'a bon». M. Quintin a des attitudes de «grand jégau» très réjouissantes.

Un joli décor de MM. Donnay et Lemaitre représentant le fond de Pierreuse a été très applaudi.

Amusante soirée que celle de jeudi au Gymnase.

P.

Les Trimleu.

Les répétitions de cette pièce marchent activement. Les membres du Cercle Molière sont tous les soirs sur la brèche pour arriver à donner une exécution soignée à cet ouvrage qui sera représenté pour la première fois le dimanche 24 juin au Théâtre du Pavillon de Flore.

M. Brulé conseiller communal et président de la société wallonne de Bruxelles répondant à la gracieuse invitation du Cercle Molière, assistera à la représentation.

Le Cercle a déjà reçu plusieurs demandes de différentes communes pour y représenter cette pièce.

MUSIQUE EN TOUS GENRES
F. SCHAEFER

49, RUE DE LA CATHÉDRALE, LIÈGE
Vient de paraître: *Strauss, Danses célèbres*.
un volume, fr. 1-50.

BIJOUTERIE-ORFÈVRE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT
Grand assortiment de nouveautés.

LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES

Marcel NIERSTRASZ
68, Rue de l. Cathédrale, LIÈGE.

ABONNEMENTS. ANNONCES

Spécialité de reliures riches et ordinaires.

La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art
2^e ANNÉE

Comité: ERNEST MAHAIM
ALBERT MOCKEL
de Rédaction: PIERRE-M. OLIN
MAURICE SIVILLE

Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS: 5 frs l'an.
Union postale, frs. 6,50.
Envoi d'un No spécimen contre 50 centimes

RASSENFOSSE - BROUET

SEUL REPRÉSENTANT
DE LA MAISON CHRISTOFLE & C^{ie}
DE PARIS
26, rue Vinave-d'Ille LIÈGE

Charbonnages du Hasard

Victor RASKIN

Rue des Guillemins, 7
Seul Représentant à Liège
Charbons de toutes les houillères
du bassin de Liège.

A BRUXELLES-EN-BRABANT

Rue des Bouchers
AU CHAT NOIR
Courez voir la permanente exhibition des fresques, exécutées par les copains bruxellois pour la vaste rigolade de tous.

L'ETUDIANT

Paraissant tous les jeudis.
Abonnement 3 fr. 50 par an.
Bureaux: 36, rue de Berlaimont, Bruxelles

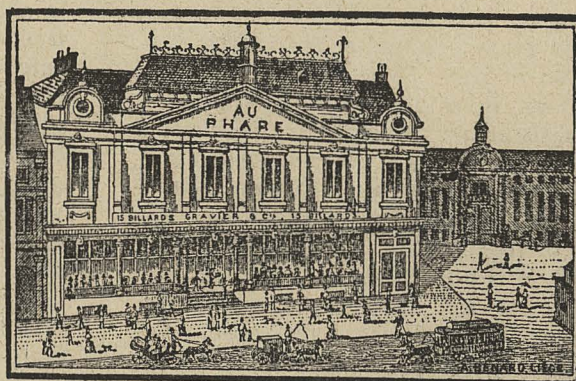
APÉRITIF & DIGESTIF
ESSENTIELLEMENT
HYGIÉNIQUE
MAISON
DE VENTE
AMERMAUGUIN
16 et 18, rue Léopold
LIÈGE.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
H. ZEYEN
Boulevard de la Sauvenière.

COMPAGNIE
DES
Propriétaires Réunis
pour l'assurance à primes contre l'incendie
Agent principal: A. DEPAS, Liège.
64, rue Hocheporte.

THIRIAR-HERLA
Rue Léopold, 19, LIÈGE.
RÉPARATIONS SOIGNÉES
DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.
Ambre, Cannes, etc.
PRIX MODÉRÉS

AU PHARE — GRAVIER ET C^{ie}



LIÈGE PLACE VERTE.

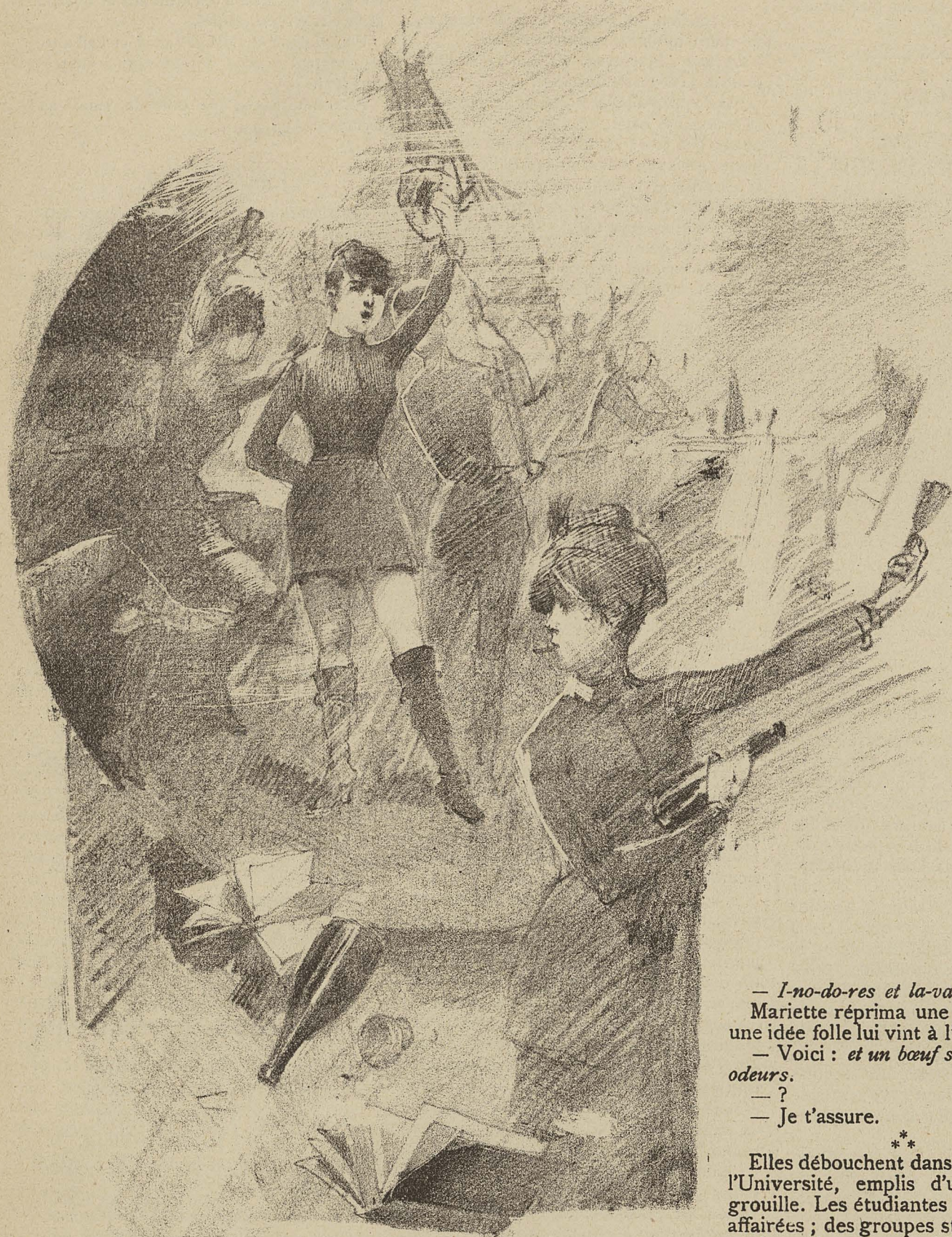
ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR
DE COLLABORATEUR.

Typographie - Chromolithographie -
Aug. Bénard.
Imprimeur-Éditeur
Rue du Jardin Botanique, 12
Liège.

CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES
TABLEAUX-RÉCLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.

CLICHERIE GALVANOPLASTIE
PHOTOGRAVURE.

Liège, Imp. Aug. Bénard.



UNIVERSITOMANIE

« Un service, ma vieille », et Alice frappa, de sa petite main soigneusement gantée, l'épaule arrondie de son amie Mariette.

Toutes deux déambulaient vers l'Université, jetant un salut à droite, un sourire à gauche, aux amies qui passaient, frileuses, par cette température sibérienne, mais pourtant éjouies de pouvoir respirer l'air du dehors et de n'avoir plus à écouter les insipides leçons de perruques somnolentes.

Ses études moyennes terminées, Mariette avait suivi les cours de Droit, précédant de quelques années la blonde Alice, inscrite depuis peu à la Faculté de Philosophie. Frivole, ne voyant en toutes choses que le côté superficiel, celle-ci savait lire, écrire, calculer — un tout peu —, employait une orthographe fantaisiste, très personnelle, avait même mordu au latin. Tout un hiver elle avait tenté de mettre en sa pauvre petite tête des règles impossibles, une syntaxe aride, des mots affublés de désinences bizarres; au prix de longs efforts, elle était parvenue à connaître *rosa*, la rose, *rosae*, de la rose, mais, à la seconde déclinaison, invariablement elle traduisait : *seigneurium*, le seigneur, *seigneurii*, du seigneur, etc.... Force lui avait été de renoncer à posséder jamais cette langue.... absurde, disait-elle.

— En quoi puis-je t'être utile ? fit Mariette après une pause.

— Qu'est-ce : *Inodores et lavabos* ? accentua Alice, latinisant ces mots — lus dans une aubette de tram — qu'elle croyait tout au moins tirés de Virgile.

— Tu dis ?

— *I-no-do-res et la-va-bos*.
Mariette réprima une envie de rire ; une idée folle lui vint à l'esprit.

— Voici : *et un boeuf se lava dans des odeurs*.

— ?

— Je t'assure.

Elles débouchent dans les couloirs de l'Université, emplis d'une foule qui grouille. Les étudiantes s'en viennent, affairées ; des groupes stationnent ; on se donne le mot pour faire du « potin » au cours ; on cause de l'uniforme proposé la veille en assemblée générale : pantalon collant, gris-perle ; bottes molles avec un gland d'or ; tunique de velours gros-bleu, serrée à la taille, fendue, sur le côté, d'une poche minuscule ; sur le bras un écusson brodé au chiffre de chacune des Facultés ; pour coiffure, une toque dont la retombée cachera à demi l'ébouriffement des cheveux.

Marquant l'envolée de l'heure, le carillon de Saint-Paul égrène en pizzicato les notes perlées d'un motif de *Carmen*. Bruyamment ces demoiselles envahissent les auditoires, babillent, chantonnent, s'ébaudissent ; l'une arrive en fredonnant :

Ugène, Ugène,
Tu m'fais languir

et toutes de reprendre en chœur :

Tu m'fais languir.

L'appariteur gesticule désespérément pour faire cesser le tintamarre. Etonné, le soleil ouvre son œil d'une rougeur de braise, plonge dans la grande salle dont les murs, blanchis à la chaux, virent jadis une « estudiantina » non pareille. Moins mignonnes sans doute étaient les coiffures accrochées aux patères appendues ci et là ; plus gracieux sont les minois qui montrent leurs nez roses, quand, les portes ouvertes, les disciples enjuponnés dévalent poussant de petits cris d'oiseaux épeurés ; mais aussi quel vacarme et quels trépignements à la venue de M. O'Kelniac, le titulaire du Cours de Droit civil ! Et les vieux murs en ont la tête fendue ; en un coin, près du plafond, les lézardes s'encourent, capricieuses, chaque jour plus profondes.

Esseulés au pied de la chaire, quelques étudiants baissent timidement les yeux, rejettent sans relever la tête les boules de papier souillées d'encre que leur envoient leurs rieuses condisciples. Le grincement des plumes sur les pages vierges s'allie à la voix du professeur, qui commente le Code, au chapitre VI.

Art. 212. — Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours, assistance.

Art. 213. — Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari.

« Flanelle ! » clame Mariette dissimulée derrière une pile de cahiers habilement superposés.

Des applaudissements sourdent. Furieux, M. O'Kelniac se démène, menace de mettre à la porte l'interruptrice.

Il continue :

Art. 214. — La femme est obligée d'habiter avec le mari et de le suivre partout où il est obligé de résider.

« Attends je viens », reprend Mariette dans une note aigue.

Cette fois le « vieux » n'y tient plus ; il commence un discours, souligné, puis interrompu par les exclamations de l'assemblée.

— Mademoiselle, fait-il, troublé sans cesse dans ma tâche ingrate....

— Pignouf !

— ...par vos observations intempes-

tives, je

— As-tu fini !

—je vous prie de sortir.

Une bagarre éclate.

« Qui m'aime me suive » ; et Mariette, agitant son mouchoir rouge fixé au bout d'une badine, se précipite vers la porte suivie des plus oseuses.

Lors les autres revêtent en hâte de chauds vêtements garnis de fourrures, posent sur l'oreille des chapeaux d'une fantaisante excentricité, allument une cigarette et s'épandent dans les corridors, puis dans les rues saupoudrées de neige.

Spectacle gracieux, étrange, visible en 1900.

Puissions-nous vivre encore !

MAURICE SIVILLE.